

Ernest Schüle et le Glossaire

Rose-Claire Schüle

Au mois d'octobre de 1952, la *Société Suisse des Traditions populaires* a tenu son Assemblée annuelle et un petit colloque en Valais, à Sion et dans la Vallée de Conches. Étudiante à l'Université de Bâle et membre de la Société, j'étais descendue à la capitale depuis Nendaz où je procédais à des pointages pour ma thèse de doctorat. J'étais élève du professeur Walter von Wartburg, le lexicologue créateur et rédacteur du *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, j'étudiais depuis plusieurs années le patois de Nendaz et je venais de déposer ma thèse. À Sion j'ai fait la connaissance de romanistes dont je ne connaissais tout au plus le nom. À vrai dire entre les universités de Bâle et de Zürich l'amitié n'a jamais été grande. Mon professeur n'appréciait guère l'école de romanistes de Zurich dirigée par Jacob Jud et Louis Gauchat et il ne citait jamais leurs publications. Lexicologue et excellent étymologiste malgré sa germanophilie, von Wartburg ne s'intéressait pas aux choses représentées par les mots qu'il s'agisse d'objets, d'activités, de faits, de coutumes ou de traditions, seules la structure et l'étymologie comptaient, des squelettes sans chair. Son "Système raisonné de concepts" pour la lexicographie selon lequel j'ai ordonné tous mes travaux en est le meilleur exemple. Rédigeant actuellement le quatrième volume de l'inventaire du patois de Nendaz qui traite de l'homme social, j'ai dû constater que l'important chapitre du mariage se résumait aux fiançailles, au mariage et aux noces. Ni fréquentations, ni sentiments amoureux sont mentionnés et ce n'est que grâce aux questionnaires du *GPSR* qu'il m'a été possible de tisser un premier canevas. À Zürich, bien au contraire on attribuait une grande importance à la signification des mots et à leur réalité psychique et physique dans le sens de l'école allemande des mots et des choses.

Comment étais-je arrivée dans la *Société des Traditions populaires* ? Von Wartburg voulant être au niveau de romanistique scientifique de l'école zurichoise qui travaillait beaucoup sur les influences exogènes subies par les langues romanes, m'avait dirigée vers l'étude des langues du Moyen-Orient. L'arabe, le persan et le turc, enseignés par le professeur Tschudi alors comme des langues mortes m'ont causé bien des difficultés lors de mon examen de doctorat ! Et pourtant c'est ce professeur, piètre linguiste mais excellent connaisseur de la vie et des traditions de l'islam qui m'a incitée à suivre les cours d'ethnologie européenne. Les cours des professeurs historiens et ethnologues, Karl Meuli, Paul Geiger, Richard Weiss, Robert Wildhaber pour ne citer que ceux auxquels je dois beaucoup, m'ont ouvert des horizons insoupçonnés et élargi mes enquêtes.



1974 env. Sion. Un groupe d'enseignants valdôtains visite les Archives cantonales.

(photo R. Willien)

Revenons à Sion. Je ne connaissais en dehors des Bâlois que le couple de romanistes zurichois Egloff-Bodmer (par le scoutisme). Willy Egloff faisait alors, accompagné du dessinateur Boesch, une enquête pour le Glossaire au sujet des objets et des outils de l'artisanat rural en Suisse romande. Il était venu, il y avait peu, me rendre visite à Nendaz. Membre du *Comité de la Société des Traditions populaires*, il avait collaboré à l'organisation du colloque. Il me fit donc faire la connaissance des nombreux romanistes présents : Paul Aebischer, Franz Fankhauser, Willy Gyr, Elisée Legros de Liège, Alphonse Maissen, Paul Scheuermeier, Andrea Schorta, Ernest Schüle, Erwin Tagmann. Le professeur Walter Gerster m'avait encouragée à dépouiller pour Nendaz le *GPSR*, je dois avouer que j'ai aussi, dans un certain sens, fait sa connaissance ce jour-là, ne serait-ce que par la fierté de Schüle qui s'était présenté comme rédacteur du Glossaire. Cela mena d'ailleurs à un quiproquo car j'étais étonnée de ne pas avoir devant moi un vieux monsieur à barbichette comme Gauchat. Schüle m'assura que le Glossaire n'était en rien une vieille institution poussiéreuse et son rédacteur non plus.

Les trois jours de colloque se passèrent fort agréablement, surtout dans le groupe de romanistes. Retournée à Nendaz, je reçus trois jours plus tard une lettre de Schüle qui m'étonna, je m'étais bien aperçue que je l'intéressais mais je ne m'attendais pas à son contenu... Elle disait :

Mademoiselle, si j'avais besoin d'une excuse pour vous écrire, je vous dirais qu'au Glossaire nous avons des têtes du Glossaire et que nous pourrions vous en céder une pour 50. - frs.

Quelques jours plus tard un téléphone m'avertit que Schüle allait présenter le Glossaire à l'*Assemblée de la Société d'Histoire du Valais romand* et qu'il apprécierait ma présence. Étant membre de la Société, j'avais en tout cas l'intention d'y aller, mais je n'avais pas vraiment attribué d'importance à la conférence prévue. Enfin, nous étions deux célibataires et nous nous sommes rapidement bien entendus. Je ne me suis pas méfiée lorsqu'une prochaine lettre me demandait de compléter à Nendaz les données pour le terme *bûya*, la lessive, pour le Glossaire et ce n'est que cinq mois plus tard, lorsque j'ai épousé Schüle, que j'ai compris que je m'étais aussi mariée avec le *GPSR*. Tant moi que nos quatre enfants, nous avons vécu avec le Glossaire. Les dimanches et les vacances servaient à la chasse aux mots et aux objets concernés par les articles en travail, aux contacts et fêtes avec les patoisants. Combien de chars et charrettes, de charrues, cheminées et crémaillères, le long de nos chemins, combien de patoisants, de pères capucins et d'auteurs vaudois, fribourgeois et jurassiens à notre table ! Il tenait aussi à introduire les jeunes rédacteurs du *GPSR* dans la réalité de l'oralité. Il passèrent à tour de rôle une ou deux semaines chez nous où les patoisants venaient leur servir de témoins. Mon mari tenait beaucoup à ce contact et il disait que lorsqu'il rédigeait un article important, il avait la facilité de se renseigner par téléphone lorsqu'un doute surgissait, car il connaissait pour chaque patois un informateur fiable.

Le seul reproche qu'il se permettait de formuler au sujet de l'organisation des enquêtes du Glossaire était que par la force de choses, elles avaient été recueillies par écrit ce qui ne pouvait pas fournir une syntaxe valable. Les questionnaires et toute la mise en marche du Glossaire avaient son admiration sans faille et il ne tarissait pas de son admiration pour Gauchat qu'il vénérât, c'est le mot, autant que son maître Jud. Effectivement mes meilleurs témoins ont réalisé que lorsqu'il devait écrire en patois, il se tenaient, sans s'en rendre compte, à la syntaxe française que l'école leur avait inoculée. Lorsque, trois mois après mon mariage nous voyageons de Bâle où je venais de passer mon doctorat vers le Valais il me dit :

Ma chère, je veux bien, von Wartburg a eu de grandes louanges pour ta thèse, mais moi je te dis, oublie tout ce que tu as fait et recommence un travail valable !

Et de m'expliquer, qu'à de rares exceptions près, comme les listes de plantes, il ne fallait illustrer les mots patois que par des phrases recueillies spontanément ou du moins par une conversation dirigée à la Duraffour. Je me tiens toujours à ce précepte.



1974. Mme Rose-Claire Schüle et M. René Willien

(photo E. Schüle)

Étudiant, mon mari avait choisi de se spécialiser dans l'étude des langues ibéro-romanes, langues du Moyen-Orient comprises. Il avait étudié deux semestres à Madrid quand la guerre civile l'obligea à rentrer en Suisse. Il prépara sa thèse de doctorat par de nombreuses enquêtes dans le sud de la France et passa avec brio les examens de doctorat. Il enseignait à l'école normale de Küssnacht et à Saint-Gall. Sa thèse, bien que rédigée, mais ne satisfaisant pas complètement à son besoin de perfection resta inédite. En effet, appelé par Jud à l'Université de Zürich en tant que son futur successeur, l'examen médical d'entrée révéla une tuberculose avancée qui l'envoya immédiatement au sanatorium. Il choisit de se faire soigner à Montana afin d'être en terre romande. Les moyens thérapeutiques d'alors ne permettaient pas de prévoir un rapide retour en plaine. Ce n'est qu'en 1947 que, malgré sa robuste constitution et sa volonté de combattre son mal sournois, qu'il se fut assez remis pour quitter le sanatorium et s'établir dans un chalet. Les professeurs Gauchat et Jud avaient rapidement réagi et dès le début de son séjour en altitude, ils étaient venus voir leur élève et discuter de son avenir. Ils le décidèrent de se spécialiser en dialectologie francoprovençale et de collaborer au *GPSR*. Introduit par Aebischer et Jeanjaquet, il se lança avec enthousiasme dans ce nouveau défi, travaillant autant que sa maladie le lui permettait. Gauchat discutait et supervisait ses premières

rédactions. Son premier travail publié est l'article « beurrière ». Schüle s'engagea à fond dans les patois devenus sa passion. Il était évident que les patois étaient voués à un déclin plus ou moins lent et à une disparition inéluctable. Le *GPSR* lui semblait la publication la plus adaptée à la conservation scientifique des patois, comme des archives précieuses. Cela lui semblait insuffisant car peu utilisé par le grand public et il pensa à la vulgarisation, la bonne vulgarisation élaborée sur des bases scientifiques impeccables. Il utilisait volontiers l'image de l'arbre. Le patois disait-il est un arbre sauvage qui se développe librement, sans contrainte mais entouré des autres arbres de la forêt. Le patois a besoin de l'influence et du soutien de ses congénères. La langue française, elle aussi issue d'un patois, est un arbre planté seul dans un jardin, les grammairiens et les linguistes l'ont taillé, greffé, contraint à suivre des lignes imposées afin d'obtenir un bel espalier aux superbes fruits. Le patois a besoin de vivre avec d'autres arbres forestiers et c'est cette idée qui, au début des années cinquante, a incité le rédacteur du *GPSR* à s'engager avec Fernand-Louis Blanc dans les émissions de la Radio Suisse Romande « Nos patois, un trésor national » d'une part et de fonder avec l'ami René Willien de la Vallée d'Aoste et d'autres patoisants, la *Fédération des Amis des Patois*. De ma part, je n'avais pas seulement épousé le Glossaire mais aussi la Vallée d'Aoste et leur suis restée fidèle. Vers la fin de sa vie, mon mari voyait par la fenêtre de la clinique les montagnes neigeuses vers l'Italie que le soleil couchant rougissait, il me disait : « Tu vois, là derrière il y a la Vallée d'Aoste et je sais que je n'y irai plus ». Lorsque, quelques jours plus tôt il avait, suite à une erreur médicale, perdu passagèrement son bon sens, il ne parlait que du Glossaire, ni de sa femme ni de ses enfants. Le Glossaire, les patois avaient rempli sa vie, étaient sa vie.